

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier:
8—RUE BONSECOURS—S
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); Nouvelle: RECIT D'UN VIEUX PAYSAN (suite); Poésio : FEVRIER, par Benjamin Sulte; Hygiène pratique; Jeux et divertissements; Le parfait cordon bleu; Recette familière; L'esprit de tout le monde; Musique: ROMANCE.

ABONNEMENTS:
Un an.....\$1.50 e.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



— Coupe-jarrets ! murmura-t-il en s'éloignant. (Page 102, col. 2.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

Il fallait pourtant prendre un parti et se rendre compte de l'événement qui les menaçait.

—Je suis inconnu des agents du fisc, dit Jacques qui lisait sur les traits de Du Cantel tous les sentiments tu-

multueux qui l'agitaient; du reste moi, je n'ai que ma vie à exposer; si vous voulez, j'irai voir là-haut ce qui nous arrive.

—Non, répondit Du Cantel, ils te feraient prisonnier et te feraient peut-être subir, dans la fureur qui doit les animer, le sort de nos malheureux concitoyens dont les corps sont accrochés à mes pommiers. En ce moment ils doivent être animés de sentiments impitoyables.

—Que faire alors? gémit Marie-Jeanne.

—J'ai apporté heureusement l'arme terrible qui les

a déjà si bien arrangés, répondit Noël. Je vais me glisser jusqu'à l'entrée de ce souterrain ; je ne sais pas si nos ennemis ont osé se hasarder dans ces bois pleins de paysans fugitifs qui ne demanderaient pas mieux que de se venger sur eux des affreux malheurs qu'ils ont déchainés sur la contrée. Notre crainte est peut-être vaine, et je ne serais pas étonné que ces voix qui nous ont tant émus ne fussent celles de quelques-uns de nos infortunés compatriotes. Ne vous effrayez donc pas outre-mesure.

— Depuis quatre jours j'erre dans les bois, et je n'ai rencontré âme qui vive, excepté notre bonne et courageuse Marie-Jeanne qui est venue si à propos à mon secours ; tous les paysans des environs ont fui au loin et se sont enfoncés dans les forêts du côté de la basse Normandie.

— Sans doute, mais le pays attire ; et rien ne prouve que les fugitifs ne reviennent pas vers leurs foyers. Du reste ce qu'il faut tout de suite, c'est faire cesser notre cruelle incertitude. Je vais donc remonter prudemment l'escalier qui mène à notre asile avant que les soldats, s'ils sont là-haut, l'aient envahi. Je suis sûr qu'à la vue de ce lourd chenet, dont ils connaissent le poids, ils reculeront instinctivement, et peut-être aurai-je le temps de m'ouvrir un chemin à travers leurs rangs, en profitant de leur premier sentiment de crainte. Jacques, ajouta-t-il avec plus d'émotion, je laisse sous ta garde ce que j'ai de plus précieux au monde.

— Vous savez que ma vie appartient à celle qui la sauva, répondit le paysan ; soyez sans crainte. Si le malheur veut que vous succombiez, ils n'auront pas de défenseur plus dévoué.

Du Cantel, un peu rassuré par l'appui qu'il laissait à sa femme et à ses enfants, saisit son arme redoutable, et s'avança en étouffant le bruit de ses pas vers l'issue de leur asile souterrain.

Le tumulte des voix avait cessé, et il n'arrivait plus qu'un bruit étrange, indéfinissable, une sorte de murmure confus.

Il s'arrêta au milieu des marches, étonné, hésitant.

À l'entrée des caveaux aucune forme humaine n'apparaissait. Le bourdonnement sourd qu'il avait entendu allait même s'affaiblissant et bientôt il cessa tout à fait.

— Si c'était un piège ! se dit Noël, si les soldats se cachaient pour mieux me saisir au passage. Bah ! arrivé à la dernière marche, je ferai un tel bond qu'ils auront de la peine à s'emparer de moi.

Il gravit lentement les derniers degrés qui le séparaient de la porte, et s'arrêta soudain, surpris par un bruit étrange et qui le remua profondément.

Ce qu'il entendait, ce n'était plus des voix menaçantes, des rudes paroles de soldats. Un immense gémissent, coupé de sanglots, arriva jusqu'à lui et le fit tressaillir.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce que ces bandits auraient amené ici des prisonniers ramassés dans la forêt et se prépareraient à les exécuter.

Du Cantel bondit hors de sa demeure, et s'arrêta frappé par la vue d'un spectacle lamentable.

Les bourreaux étaient absents, mais les victimes étaient

là, plus pâles, plus terrifiées que si on les eût conduites au supplice.

Quel tableau lugubre !

Les alentours des ruines de l'ancien rendez-vous de chasse présentaient, épars çà et là et dans les attitudes les plus diverses, une foule de femmes, d'enfants, de vieillards, que les privations, le désespoir, l'affolement de la peur avaient terrassés et jetés dans une sorte de stupeur.

Une pâleur livide était répandue sur leurs traits. Ils étaient là, comme tombés au hasard, sous les coups de la plus cruelle infortune.

Les uns gisaient immobiles, les vêtements déchirés, les pieds sanglants ; on les eût crut morts. D'autres, couchés à plat ventre, le visage noyé dans les deux mains, étaient agités de sanglots convulsifs, et semblaient vouloir fermer les yeux à la lumière de ce jour affreux. Une femme assise sur un rocher entre deux petits enfants, pleurait silencieusement, en présentant ses seins arides à un petit nourrisson qui criait de faim. Une jeune fille, les yeux égarés, s'arrachait les cheveux, criait le nom d'un être cher, celui de son fiancé sans doute. Elle avait des appels désespérés, stridents qui éveillaient les échos de la forêt et faisaient mal au cœur.

— Julien ! Julien ! criait-elle d'une voix aiguë et perçante.

Hélas ! le corps de Julien se balançait à un des pommiers de l'allée des pendus.

Un grand vieillard, le front creusé de rides, la tête couverte d'une longue chevelure blanche, la face émaciée, était là debout, appuyé sur un long bâton, dominant cette scène de désolation. La longue durée de ses souffrances n'avait pas épuisé ses larmes, car deux sillons humides étaient tracés sur le parchemin de ses joues.

On eût dit la statue du désespoir.

Du Cantel, à la vue de ces misères et de cette sombre désolation, sentit dans ses entrailles un immense tressaillement de douleur.

Domptant son émotion, il s'avança au milieu de ces infortunés.

À sa vue les sanglots redoublèrent et il s'éleva autour de lui comme un murmure de réprobation.

Pas un visage ne se tourna vers lui avec l'expression de l'espérance ; quelques regards eurent même des éclairs farouches, et il entendit des paroles amères, des reproches navrants.

Noël en fut sensiblement affecté.

Tous ces visages mornes avaient l'air de l'accuser de la mort d'un père, d'un fils, d'un mari, d'un fiancé !

— Pauvres femmes ! pauvres enfants, s'écria-t-il, avec un accent plein de douleur, vous m'accusez, moi qui donnerais mon sang pour vous rendre ceux que vous avez perdus, moi qui suis prêt à sacrifier ma vie pour vous, pour faire cesser vos misères et calmer votre désespoir. Je n'ignore pas que la résistance désespérée que j'ai opposée aux sicaires de la gabelle a attirée sur vous tous de grands malheurs. Mais vos pères, vos fils eussent agi comme moi, s'il avait fallu défendre l'honneur et la vie de leur femme et de leurs enfants.

Le vieillard qui était resté debout parmi cette foule abattue, essuya d'une main décharnée les dernières

larmes qui coulaient de ses yeux, et s'adressant à Du Cantel :

—Le malheur rend injuste peut-être, dit-il ; mais leur désespoir est si grand que ces malheureux s'en prennent à tout et à tous. Si les ans n'avaient pas glacé mon bras, j'aurais fait comme vous, Du Cantel. Pardonnez à ces infortunés...

—Leur pardonner ! s'écria Du Cantel, mais au lieu d'avoir contre eux la moindre rancune, je leur offre tout mon cœur et tout mon dévouement. Je bénis le hasard qui vous a réunis autour de cet asile ; j'allais partir à la recherche des veuves, des orphelins, de tous ceux que la rage des soldats de la gabelle a privés de leurs soutiens. Femmes, ne tremblez plus, enfants, cessez vos pleurs, vous avez en moi un frère, un père qui vous prend tous sous sa sauvegarde. Plus de gémissements, plus de larmes, mais courage et espoir ! Il nous reste à tous de grands devoirs à remplir. Venger nos morts, secourir les infortunés, assurer l'existence de tous ces petits êtres dont les pères ont été là-bas victimes de nos oppresseurs.

—Et qui nous donnera du pain ? fit une mère qui ne présentait qu'un sein tari aux lèvres avides de son enfant.

—Moi ; tout ce qui reste de ma fortune est à vous !

Ces paroles consolantes répandirent comme une bien-faisante rosée sur toute la troupe épuisée par le besoin.

Les fronts se relèverent ; la consternation fit place à une douleur plus douce et plus résignée. Il y eut comme un subit apaisement dans tous ces cœurs endoloris, et Du Cantel surprit quelques regards reconnaissants le remercier de ses offres généreuses.

Marie-Jeanne qui avait suivi Noël jusqu'au bas de l'escalier, ne le voyant pas revenir, n'entendant aucun bruit, avait appelé Jacques, et tous deux étaient sortis du caveau au moment où Noël adressait à la foule des éplorés ces paroles rassurantes.

Elle se joignit à son mari, allant de l'un à l'autre, étanchant les pleurs, encourageant les désespérés, insufflant à tous son âme pleine d'une immense pitié.

Jacques, témoin de cet émouvant tableau, était redescendu vivement au fond de leur souterrain et en avait rapporté quelques restes de pain et de vin. Ce peu d'aliments fut distribué aux mères qui nourrissaient. On co... les autres en affirmant que bientôt tout le monde pourrait apaiser sa faim.

—Voyons, mes enfants, reprit Du Cantel, il faut que les plus vigoureux et les plus alertes se dévouent. Jacques allait partir pour Rouen, pour chercher des provisions. Mais maintenant, les bouches sont plus nombreuses, il ne pourrait tout seul apporter ici ce qui nous manque.

—Nous l'accompagnerons ! s'écrièrent cinq ou six voix de jeunes garçons et de jeunes filles.

—Non ; il ne faut pas que l'on puisse vous remarquer. Chacun ira de son côté. Partez deux par deux, à un quart d'heure d'intervalle ; allez, soyez prudents, revenez vite. Songez que vous laissez ici bien des malheureux qui ont faim.

Du Cantel ouvrit sa ceinture et remit à chaque couple deux pistoles.

CHAPITRE XXIII

Il y a loin de la coupe aux lèvres.

La vue de l'or a sur certaines natures un pouvoir fascinateur.

En ce moment se trouvaient près de Noël une jeune fille de seize à dix-sept ans et un gars du même âge, mais que l'exiguïté de sa taille faisait supposer beaucoup moins âgé. Court, raccourci, les membres robustes, les jambes un peu torses, le dos légèrement voûté, le visage long et pâle, l'œil furtif et brillant sous d'épais sourcils, il offrait avec sa voisine un véritable contraste.

En effet, celle-ci était mince, élancée, très gracieuse de formes sous ses grossiers vêtements. Le visage pâle, un peu hâlé, avait une coupe fine et élégante, et ses grands yeux, en ce moment noyés de chagrin, avaient une expression touchante qui devait lui gagner toutes les sympathies.

Elle se nommait Gervaise.

Le jeune garçon avait été affublé par les gars de son village de l'appellation de Joseph Lafouine. Son regard mobile et inquisiteur, son caractère surnois, souple, faux, insinuant, une grande habileté à se glisser partout, à fureter de tous côtés et à se tirer prestement de tous les mauvais pas, lui avaient valu ce sobriquet qui le peignait parfaitement, sinon au physique, du moins au moral.

Joseph Lafouine avait deux passions au cœur, un amour ardent pour la jolie Gervaise et la soif de l'or.

Aussi, en voyant à côté de lui Du Cantel ouvrir les flancs rebondis de sa ceinture où les pistoles reluisaient aux premiers rayons du soleil, ses yeux eurent des éclairs de cupidité.

De sa vie, il n'avait vu une telle fortune.

Il ne s'était guère pressé d'offrir ses services, quand on avait demandé des jeunes gens de bonne volonté.

Mais la vue de l'or le galvanisa.

Toucher ce métal rutilant, avoir dans la main deux de ces belles pièces qui ont des chatoyements pleins d'attrait, pouvoir rogner quelque chose sur les achats et garder pour soi un ou deux écus, cette perspective fit disparaître sa paresse naturelle.

—Dis donc, la Gervaise, demanda-t-il à sa voisine, si nous allions nous aussi à Rouen ?

—Eh ! que veux-tu que j'aie à faire à la ville ? lamenta la jeune fille qui paraissait en proie à un profond chagrin.

—Tu n'as donc pas entendu ?

—Je n'écoute rien. Je sais que je suis bien malheureuse, et voilà tout.

—Voyons, il faut se faire une raison. Le grand Louis n'est peut-être pas mort. D'abord je ne l'ai pas vu parmi les pendus.

Le grand Louis était un beau garçon des environs de Malouney, qui devait épouser la gentille Gervaise, après les foins coupés.

On savait que sa demeure avait été envahie pendant la nuit, comme celle de ses voisins.

Joseph Lafouine qui le détestait et qui peut-être avait excité secrètement les soldats à s'emparer de lui, n'avait eu rien de plus pressé que d'aller s'assurer s'il faisait partie de l'allée des pendus.

Ce n'est pas sans un sentiment de rage et de dépit qu'il ne vit pas son corps accroché à côté des autres suppliciés.

Il espéra toutefois que son rival exécré avait été conduit dans les prisons de Rouen et qu'il pourrissait là dans quelque cul de basse fosse.

Depuis quelques heures, il n'avait pas quitté Gervaise, s'attachait hypocritement à la consoler, la leurrant d'un espoir qu'il supposait être absolument illusoire et cherchait à gagner sa bienveillance et ses bonnes grâces.

—Voyons, Gervaise, continua-t-il, il faut un peu sécher tes pleurs qui t'enlaidissent et songer aussi un peu aux autres.

—Que m'importe d'être belle ou laide maintenant ! larmoya la jeune fille.

—Mais le grand Louis n'est pas mort, te dis-je ; qui sait s'il n'a pas été dirigé sur les prisons de la ville ?... Si tu venais, tu aurais peut-être de ses nouvelles.

—Tu crois ?

—J'en suis sûr, affirma le jeune gars qui brûlait du désir de se trouver seul, dans les bois, avec celle pour qui il éprouvait une passion des plus violentes.

—Je veux bien y aller, si tu crois que je pourrai revoir mon cher Louis, ou du moins savoir ce qu'il est devenu.

—Nous le retrouverons, s'écria Lafouine, qui eut un éclair de joie sinistre dans le regard.

Et s'avancant vers Noël :

—Monsieur Du Cantel, dit-il, six personnes ne peuvent apporter tout ce qu'il faut pour tant de monde. Nous irons, si vous le permettez, nous aussi à Rouen, moi et la Gervaise.

Du Cantel était en ce moment trop préoccupée par sa terrible situation et par celle de tous ses infortunés compatriotes, pour réfléchir à la proposition de Joseph Lafouine.

D'instinct, il n'aimait pas ce garçon dont il connaissait l'âme tortueuse, et s'il avait eu toute sa liberté d'esprit, il se serait bien gardé d'envoyer à la ville cet être suspect, qui connaissait le secret de leur retraite, qui aimait l'or presque autant qu'il désirait Gervaise, et qui, sans scrupule, aurait vendu tous ses voisins, tous ses amis, pour quelques écus.

Nous sommes du reste obligé d'avouer à la louange de Joseph Lafouine, qu'en ce moment il ne ruminait aucun sinistre projet contre les proscrits.

Le seul désir de se procurer un tête-à-tête avec l'objet de son amour le poussait en ce moment.

Que ce désir fût exempt de toute secrète espérance, que dans la solitude des bois il n'espérât pas profiter de quelque bonne occasion, qu'il ne fût pas capable d'exercer contre Gervaise quelque violence et lui tendre un piège, nous ne voulons pas l'affirmer.

Il y avait toujours un aléa redoutable dans toute entreprise de ce jeune homme sans conscience et sans commisération.

—Nous allons prendre des sentiers détournés, pour

dépister nos ennemis et pour éviter toute mauvaise rencontre, dit-il à Gervaise en s'engageant dans la forêt.

—Comme tu voudras, répondit la jeune fille qui était tout à sa douleur et qui ne remarquait pas les regards de joie libidieuse que lui lançait son compagnon de voyage.

—Par ici, dit alors Joseph en enfilant une coulée tracée par les daims et les chevreuils.

Au lieu de se diriger vers la lisière, cet étroit sentier s'enfonçait au milieu du bois.

Gervaise suivait machinalement son guide, sans remarquer l'étrange direction qu'il prenait.

Ils marchèrent ainsi pendant deux heures sans quitter les fourrés.

Les arbres devenaient de plus en plus rapprochés, le feuillage plus touffu, plus sombre, la végétation plus pressée et plus inextricable.

La fatigue avait gagné les membres des deux voyageurs.

Gervaise s'arrêta, retombant de ses tristes réflexions dans la réalité de la situation où Lafouine l'avait entraînée !

—Je croyais que nous devions sortir bientôt de cette forêt ? fit-elle observer au jeune gars ; où sommes-nous donc ?

—J'ai cru devoir faire un grand détour.

—Mais arriverons-nous au moins ? Il me semble que plus nous allons et plus nous nous éloignons de la ville.

—Bah ! tout chemin mène à Rome.

—Mais je ne sais pas où nous sommes, ici.

—Ne crains rien ; nous arriverons quand il le faudra.

—C'est que je me sens épuisée ; depuis hier matin je n'ai pas eu un morceau de pain sous la dent. Si nous n'arrivons pas bientôt, je ne pourrai pas de suivre.

—Eh bien ! rassure-toi : je connais à deux pas d'ici une clairière où nous pourrions nous reposer, et si la faim te talonne, j'ai dans mon bissac quelques victuailles que je conservais pour une bonne occasion.

—Eh ! je sais que tu es un gars de précaution et qu'on ne te prend jamais au dépourvu.

—Tu me rends un peu justice, quoique tu ne m'aies pas accoutumé à de bonnes paroles.

—Mais je n'ai jamais rien dit contre toi.

—Peut-être ; mais tu m'as toujours rabroué quand j'ai voulu te dégoïser ce que j'ai pour toi dans le cœur, et tu en aimais un autre, fit-il d'une voix amère.

—Que veux-tu, c'est fatal ; l'amour ne se commande pas.

—Oui, c'est fatal ; et une fois qu'on est empoigné, plus moyen de se débarrasser de sa passion.

Et il regarda Gervaise avec des yeux brûlant d'un feu sombre.

—Ne parlons plus de ça, interrompit Gervaise qui voyait que le terrain allait devenir dangereux.

—Parlons-en, au contraire, puisque l'occasion se présente, et laisse-moi te dire, Gervaise, puisque te voilà comme qui dirait veuve, que je t'aime comme un fou, comme un insensé ; je n'en dors plus ; je suis torturé par des démons qui me tournent l'âme comme dans un

enfer ! Si tu pouvais m'aimer, je deviendrais si doux, si bon, si tendre !...

Et la voix de Lafouine qui avait d'ordinaire des tons aigus et durs, prit une intonation d'une suavité pénétrante.

—Tu sais bien que c'est impossible, Joseph, dit la jeune fille.

—Ne me dis pas cela ! tu me rendrais méchant.

—Mais tu sais bien que j'aime Louis.

—Ne répètes plus ce nom qui, sorti de ta bouche, m'entre dans le cœur comme un coup de poignard.

—Louis était ton ami pourtant.

—Eh bien ! je ne suis pas le sien.

—Et pourquoi ? Grand Dieu ! exclama naïvement la jeune fille qui ne comprenait pas que quelqu'un pût ne pas aimer son beau fiancé !

—Pourquoi ? Elle me demande pourquoi ! Mais je le déteste, je l'exècre, parce qu'il m'a pris tout ce que j'aime au monde, toi, mon amour ; je l'ai en horreur parce que tu l'aimes et que tu me le dis ; je me sens pris d'une rage folle qui me fait voir rouge, et alors je voudrais le tenir là, sous mon couteau, et lui arracher le cœur, à lui qui m'a ravi le tien.

—Joseph, tu me fais peur ; je ne te suivrai pas plus loin.

—Et où iras-tu ? Connais-tu les sentiers de la forêt ?

—Ah ! je vois bien que tu m'as conduite dans un guet-apens. J'aurais dû me méfier... la douleur m'avait enlevé toute réflexion, toute prudence. Mais ne crois pas me tenir, si tu as quelque sinistre projet.

—Et que feras-tu ? Tu es ici en pouvoir ; nulle puissance au monde ne t'arrachera de mes mains.

—Ces bois ont des échos ; une foule de paysans y ont cherché un refuge ; on entendra ma voix.

—J'étoufferai ta voix ! hurla Lafouine qui s'élança sur Gervaise, la saisit dans ses bras et lui serra les flancs de façon à lui faire perdre la respiration.

La malheureuse jeune fille avait poussé d'abord un cri terrible ; mais bientôt sa voix s'éteignit ; une oppression douloureuse la suffoqua à l'étouffer ; elle pencha la tête en soupirant :

—Je me meurs !

Lafouine, lui, poussa un cri de triomphe, sorte de ricardement sinistre qui était bien l'expression de sa joie qu'il éprouvait.

En quelques bonds il eut quitté le sentier étroit qu'il suivait, et il se trouva dans une petite clairière où la lumière arrivait par échappées, à travers une éclaircie d'arbres. L'herbe en cet endroit était plus pressée et plus haute, et formait un épais tapis.

Sur l'un des côtés de la clairière s'élevait un grand rocher dont l'extrémité s'avancait, en forme de toit et ombrageait la source d'un petit ruisseau. Il y avait sous le rocher une excavation un peu étroite mais très profonde. Le sol en était tapissé de sable fin et offrait une couche moëlleuse.

Joseph Lafouine, en satire des bois, y déposa son précieux fardeau ; Gervaise était en ce moment évanouie.

L'immondé ravisseur aurait pu profiter, pour assouvir sur elle son infâme desir, de cette faiblesse inconsidérée.

Mais, de même que certains carnassiers aiment à broyer des chairs vivantes, palpitantes, ce cruel et implacable amoureux voulait avoir, en même temps que son corps, l'âme de la pauvre enfant. Il voulait l'étreindre pantelante dans ses bras ; la sentir vivre ; et il aimait mieux ses larmes, ses cris, son désespoir, que son corps inerte et froid.

Le ruisseau était à deux pas ; il y puisa dans le creux de ses deux mains accouplées un flot rafraîchissant, et le laissa tomber goutte à goutte sur le front de Gervaise.

La malheureuse jeune fille ouvrit les yeux, et la vue de Lafouine la rappela à l'horreur de sa situation.

Elle poussa un grand cri.

En ce moment, un sorte de rugissement se fit entendre dans la grotte ; deux mains puissantes saisirent aux flancs l'horrible satyre et l'enlevèrent si rudement, que sa tête alla frapper la voûte rocheuse de l'excavation.

—Ah ! misérable ! gronda une voix terrible, j'arrive à temps ; je vais te tuer.

—Louis ! exclama Gervaise avec un élan de folle joie.

—Oui, Louis, qui te sauve du plus affreux malheur et qui va punir ce scélérat.

Gervaise, délirante de joie, s'élança dans les bras de son libérateur qui détacha une main des flancs de Lafouine pour la recevoir.

Ce mouvement sauva le misérable.

D'un brusque effort, il s'arracha à l'étreinte de son ennemi et s'élança hors de la grotte, en poussant un hurlement étrange, sinistre expression de joie mêlée de fureur.

—Je la retrouverai ! lança-t-il d'une voix stridente, en menaçant de ses deux poings énormes Gervaise qu'il laissait pliée, mourante de bonheur aux bras du grand Louis.

Et il s'élança à travers la forêt, par des sentiers couverts qui le conduisirent en peu de temps hors des fourrés, dans la direction de Rouen.

Il se prit à courir vers la capitale de la Normandie, jusqu'à ce qu'il se crut hors d'atteinte de son ennemi.

Arrivé à une bifurcation de route, il s'arrêta pour reprendre haleine et pour réfléchir sur le chemin qu'il devait prendre.

Un piédestal élevé sur quelques marches supportait à cette époque une grande croix de bois, à la bifurcation de route où Lafouine était arrivé.

Il salua d'abord l'insigne chrétien ; il ne fallait pas plaisanter sur le respect qu'on devait aux emblèmes religieux. Ayant ainsi satisfait aux exigences de l'Eglise et tracé même sur son front et sur sa poitrine le signe des chrétiens, il s'assit sur les marches de pierre et essuya la sueur qui baignait son front.

Il tourna machinalement la tête de tous côtés, et alors, à son grand étonnement, il aperçut une énorme pancarte qu'on venait tout récemment d'appliquer sur le socle de la croix.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura-t-il. Sans doute quelque nouveau décret d'impôt, quelque ordonnance de ces saugreues de traitants qui nous épuisent,

Puis haussant les épaules, il souriait :

—Après tout, qu'est-ce que ça me fait ? Je n'ai rien, moi ; je vas un peu partout ; je ne demeure nulle part. Qu'ils taillent, qu'ils pillent, je n'en paierai pas un denier de plus.

“ Mais voyons tout de même ce que c'est. On ne perd rien à tout savoir et on y gagne souvent quelque chose.

Il gravit les trois marches qui le séparaient du piédestal de la croix, se pencha pour lire, ou plutôt pour épeler, car il avait tout juste assez d'instruction pour rassembler ses lettres. Il lut avec beaucoup d'effort :

“ De par le roi :

“ Il est enjoint à tous paysans, manants et bourgeois de courir sus au sieur Noël Gorin Du Cantel, condamné à être roué et rompu vif pour crime de meurtre et de rébellion. Il sera alloué une récompense de deux mille livres à celui qui s'empare de sa personne ou indiquera le lieu de sa retraite, afin que nos fidèles agents puissent s'en saisir ; une somme de mille livres sera payée à celui qui le tuera de sa main.”

L'ordre était signé par l'intendant militaire de la province. Le parlement, les autorités judiciaires avaient, pour des causes que l'on connaîtra plus tard, refusé leur concours, dans la répression de la résistance qu'opposaient, en ce moment, les populations aux actes inhumains et iniques de la ferme.

Joseph Lafouine lut d'abord la pancarte avec indifférence, puis peu à peu son œil s'alluma d'une flamme farouche ; des désirs cupides, mêlés à des idées de vengeance, envahirent ce cerveau ténébreux.

Il se prit à songer, le sourcil froncé, les lèvres serrées.

—Il me serait facile de les faire tous pincer, se dit-il avec une cruelle satisfaction, oui, tous... Si je voulais... ce grand Louis... cette Gervaise, qui se moquent de moi en ce moment et qui sont sans doute allés se joindre à la bande de Du Cantel... Mais Du Cantel... lui... il ne m'a rien fait... Oui... Cependant, on a dû tout lui raconter, et si je retournais vers eux, il me ferait passer un vilain moment... Pour sûr, il est mon ennemi à cette heure... Eh bien ! alors, qu'est-ce qui m'arrête?... Deux mille livres !

Et il reprit, songeur, le chemin qui conduisait directement à Rouen, où il arriva vers deux heures de l'après-midi.

Il entra, lesté de ses deux pistoles, dans une auberge où il se fit servir un copieux repas, arrosé de vieux cidre.

Sa faim calmée et sa passion un peu refroidie, il devait avoir les idées plus claires et plus nettes pour prendre un parti.

Une heure après, il sortait de l'auberge, l'estomac bien garni, avec une pointe de gaieté dans l'esprit.

Dans la rue qui menait au palais de l'intendance, il rencontra deux soldats en bonne fortune qui allaient régaler leurs *particuliers* dans l'auberge qu'il venait de quitter.

Lafouine, excité par les potées de cidre qu'il avait sablées sans compter, regarda effrontément les deux belles filles et leur lança des œillades assassines.

Les donzelles, à la vue de ce grotesque galant, parti-

rent d'un éclat de rire sonore, et l'un des soldats, furieux de ce qu'il considérait comme une outrecuidance décoiffa l'insolent d'un revers de main et envoya rouler son chapeau dans la boue.

—Quand on veut admirer le sexe, on le salue ! manant ! s'écria le soudard, en tortillant son énorme moustache.

La mine déconfite de Lafouine fit redoubler les éclats de rire des deux ribaudes.

Mais le jeune gars, après avoir ramassé son chapeau, leur lança un regard vipérin.

—Coupe-jarrets ! murmura-t-il, en s'éloignant et en se retournant vers les soldats d'un air farouche, si je voulais... je vous attirerais dans un bon guet-apens... et Du Cantel aurait votre peau... Mais deux mille livres !... Enfin, patience, chacun aura son tour.

Joseph, dit Lafouine, était, on le voit, tout disposé à trahir tous les partis, pour peu que son intérêt ou son ressentiment fussent en jeu.

CHAPITRE XXIV

Une petite vengeance de Lafouine.

En se dirigeant vers l'hôtel de l'intendance, Lafouine se demandait comment il pourrait se venger des rires, des quolibets des soldats qui venaient de l'humilier et se gausser de sa personne.

Il rageait, serrait les poings, car il était très vindicatif.

Son sourcil se fronçait, sa face glabre et pâle prenait des airs maussades et renfrognés, qui rendaient encore plus désagréable sa physionomie d'ordinaire peu engageante.

Cependant ses traits parurent se détendre tout à coup. Il y eut même un furtif sourire sur ses lèvres, et ses yeux eurent un éclair de malicieuse satisfaction.

Sans doute il avait trouvé son idée, car il murmura, en caressant son menton de galoche.

—Voilà mon affaire, ah ! ah !... rira bien qui rira le dernier !

Il était arrivé, sans s'en apercevoir et tout en ruminant son projet, devant la somptueuse demeure du chef militaire de la province.

Deux sentinelles montaient la garde à l'entrée de la porte, l'un, la hallebarde au poing, l'autre, le mousquet sur l'épaule.

Lafouine fit mine de s'approcher de l'entrée de l'hôtel, mais le hallebardier croisa son arme :

—Passe au large, manant.

—Pardon, excuse, mon bon militaire, fit humblement Lafouine qui savait se plier aux circonstances, et se faire insinuant, je viens de lire une grande pancarte à l'entrée de la ville, une pancarte qu'a fait afficher monseigneur l'intendant.

—Eh bien ! cela veut dire que tu sais lire, blanc-bec, fit le soudard avec mépris, et qu'au lieu de t'occuper de gloire et d'amour comme doit le faire tout vaillant soldat tu pourrais dans quelque officine de procureur.

—Non, monsieur le militaire, c'est monsieur notre recteur dont je servais la messe qui m'a appris à lire le français et même le latin.

—Belle éducation ! rat d'église, murmura la sentinelle, mais si bas que personne autour de lui n'entendit ces paroles, car il ne faisait pas hon, à cette époque, d'exprimer publiquement son dédain pour le clergé, pour ce qui y touchait de près ou de loin.

—Savez-vous, monsieur le soldat, que cette pancarte promet une magnifique récompense de deux cents pistoles.

—C'est-à-dire le jeu, le vin, les belles à discrétion pendant huit jours.

—Tous les bonheurs, quoi ! acheva Lafouine avec un large sourire.

—Seulement, il s'agit de les gagner.

—Ce n'est peut-être pas impossible.

—Quoi ! tu saurais où s'est réfugié ce brigand de Du Cantel qui m'a si bien arrangé mon pauvre camarade Morlot !

—Je ne dis pas ça, répondit Lafouine qui voulait rester maître de livrer son secret en temps opportun. Mais je connais tous les coins et recoins de la forêt, et bien sûr je pourrais peut-être donner de bonnes indications. Si vous vouliez seulement me mettre à même de voir monseigneur l'intendant, comme il y a deux cents pistoles à gagner, je vous baillerais bien en attendant un petit écu pour vous remercier, sauf à être plus généreux plus tard, si je gagne la récompense.

Et il montra une pièce blanche à la sentinelle.

Celle-ci commença par empocher le petit écu, et appela le sergent du poste.

—Sergent, dit-il, voilà un particulier qui prétend avoir à faire des révélations conséquentes. Je vous le remets entre les mains, afin que vous puissiez voir ce qu'il y a de véridique dans ses affirmations.

Le sergent toisa Lafouine, et l'expression cauteleuse et sournoise de la physionomie du jeune paysan ne lui fut pas favorable.

—Sais-tu, maraud, dit le sergent en se campant sur ses jarrets, en renversant superbement son torse en arrière, sais-tu, maroufle, ce que l'on fait aux espions ou aux émissaires qui voudraient nous mener dans quelque embuscade ?

—Mais, monsieur le sergent !...

—On les pend séance tenante.

—Mais je vous jure, s'écria Lafouine tout tremblant, que j'ai des révélations à faire de la plus grande importance.

Le chef du poste appela quatre hommes.

—Fouillez ce particulier, et s'il n'a rien de suspect vous le conduirez à l'officier de service. Il prononcera. Allez.

Le malheureux Lafouine, malgré ses protestations, dut vider ses poches entre les mains des quatre soldats qui le délestèrent de tout ce qu'il avait sur lui, et notamment du restant de ses deux pistoles.

L'officier de service, le major Achille de Vieuport, qui avait du coup d'œil, jugea tout de suite à la mine de Lafouine, à certains signes caractéristiques, que ce rusé et avare paysan était trop positif pour s'exposer

aux terribles châtimens qui attendent les traîtres et les espions ; l'appât du gain seul le dirigeait.

Il le questionna donc assez adroitement, et, malgré les ruses, les indications vagues de Lafouine qui ne voulait pas être drape et qui ne voulait pas tout de suite donner des renseignements exacts qui auraient pu faire tomber la récompense promise en d'autres mains que les siennes, le major put se convaincre que le délateur était sincère et qu'il en savait plus qu'il n'en voulait dire.

—Ainsi, reprit-il, tu pourrais guider un détachement et le mener au lieu où s'est réfugié Du Cantel ?

—Peut-être bien, si l'on n'est pas ingrat.

—C'est oui ou c'est non, fit l'officier avec impatience ; mais songe que tu en as trop dit pour ne pas tout révéler. Sais-tu que l'on punirait de la peine du gibet ceux qui cacheraient ce bandit.

—Mais je ne le cache pas, monsieur l'officier.

—Tu le caches, puisque tu refuses de dire où il se trouve.

—Mais les deux mille livres que l'on promet ?

—Tu les auras.

—Vous me jurez...

—Je te donne ma parole de gentilhomme.

Lafouine hésita un instant.

—Je vas vous dire, dit-il enfin, avec un sourire équivoque, je pense qu'il y aura aussi une bonne gratification pour les soldats qui feront partie de l'expédition.

—Sans doute.

—Et probablement vous allez tout de suite faire partir vos hommes.

—Le temps de prévenir monseigneur l'intendant. Aussi avant une demi-heure, le détachement sera en route, et tu l'accompagneras, car songes-y bien, au moindre doute que l'on aura sur la véracité de tes indications, le chef de la troupe te fera pendre haut et court.

—Oh ! je ne crains rien ! affirma Lafouine avec confiance, seulement je vous ferai observer, monsieur l'officier, que j'ai deux amis parmi vos hommes, je voudrais bien que ces chers camarades fissent partie de l'expédition.

—On ne peut te refuser cela. Tes deux camarades s'appellent ?

—Ils sont en ce moment en permission et s'ébattaient joyeusement au cabaret du *Cygne* ; si vous voulez me donner un ordre ?...

—Non, mon gars, nous te gardons ; ta personne nous est trop précieuse et nous craindrions qu'il t'arrivât malheur en route. Sergent, s'écria le major en s'adressant au chef du poste, envoyez deux hommes chercher, à l'auberge du *Cygne*, les deux soldats que vous indiquera ce garçon ; qu'ils soient ici dans dix minutes, service extraordinaire.

—Vous leur direz que c'est le petit paysan de tantôt qui leur envoie cette aubaine, fit Lafouine avec un ricardement de satisfaction.

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnons une commission de 25 pour 100.

RÉCIT D'UN VIEUX PAYSAN

(Voir à partir du n° 2)

NOUVELLE

"Le lendemain, tout le pays fut informé de ces choses. Maître Chambeau ne laissait pas dormir sa langue, la mouillait très souvent et pas avec de l'eau, ah mais non !

"Jean devint encore plus soucieux. Javeau sourit. Le vieux Raimbeau ne disait rien. Soule, la Pérance défendit sa cousine, mais en elle-même elle pensait :

"—C'est peut-être ben vrai. Après tout, elle sera plus heureuse à la ville. Elle est capable de devenir madame, parce qu'elle est trop fière pour que le pied lui glisse, et trop mignonne pour vivre aux champs."

"Mais elle gardait ses songements pour elle, sans s'avouer que si Clairette aimait mieux ça, elle aussi on serait bien aise, car Jean était tout de même un fameux gars et là, auprès d'elle...

"Toutes ces choses travaillaient l'esprit de Jean, comme le levain travaille la pâte. Son père commença à dire entre temps, comme se parlant à lui-même :

"—Pas seulement une lettre, un mot d'écrit rien du tout. Ce n'est guère. Après tout, si ce Parisien qui est jeune et point vilain, qui a du bien... Les jeunes gens changent d'idée... Tout de mêmes, un garçon comme le mien n'est pas pour être beaufuté... Surtout quand on a été soldat, se voir oublié par une fille... car il n'y a pas à dire, un garçon, c'est un homme, qui a son prix et deux bons bras... tandiment qu'une fille... ça n'est jamais qu'une fille... Elles ne sont pas rares... Mémement il n'en manque pas de plus solides... qui ont du bien..."

"Et ainsi de suite. D'abord Jean s'irrita. Puis il laissa dire le père. Peut-être bien qu'il avait raison. Il le saurait. Au régiment, on lui avait appris à écrire un peu, mais chez nous, ça ne sert pas à grand'chose.

"Avec beaucoup de peine, il mit ses raisons par écrit en quelques lignes sur une feuille de papier que l'instituteur lui prêta ; "si vous ne me faites pas un mot de réponse, Clairette, je saurai que vous ne pensez plus à moi." Ça finissait ainsi. Il nes'en cacha pas et donna la lettre à son père pour la remettre au porteur de lettres, la première fois qu'il passerait.

"Le vieux Raimbeau alla dire cela à maître Javeau qui sourit encore : "—Donnez-moi ce papier, voisin, je le rendrai moi-même au porteur, qui passe devant chez nous."

"L'autre lui donna de confiance la lettre de Javeau, la mit au fond de la poche de sa vieille veste marron, d'où il ne la sortit plus. Un bout de papier, ça n'a pas grande importance.

"Les jours et les semaines s'enfilèrent comme les grains du chapelet de la sœur Mérantine, qui vient ici voir les malades, quand elle peut. Pas de nouvelles, pas de réponse de Clairette. Le vieux père était à l'aise pour recommencer à verser ses paroles dans l'oreille de Jean.

"Tant il fit que, dépité, celui-ci commença à regarder la Pérance et à se dire : "Peut-être bien qu'il a raison, le père. C'est un ancien. Il faut l'écouter. Un garçon comme moi n'est pas pour être méprisé de cette façon."

"Cependant il voulut faire connaître à Clairette ce qu'il pensait de sa conduite légère et une seconde fois écrivit mais sans en rien dire à personne :

"Mademoiselle Clairette, la présente est pour dire que n'ayant pas de répons, je voi bien que vous m'avez retiré votre cœur. Par ainsi, soyé heureuse, car moi je n'ai plus d'amitié pour u ninfidèle, et je repran mes sentiment, pour les placer mieux, sans embarras.

Je vous salu bien

"RAIMBEAU JEAN."

"Et il la mit lui-même dans la boîte de la ville. Cela fait, il pensa qu'il était libre et qu'elle n'aurait rien à dire :

"Un dimanche, après la messe, il parla à Pérance qui répondit : "—Je ne veux pas prendre l'accordé de ma cousine."

"Mais il lui expliqua que bien sûr que sa consine avait changé ses idées puisqu'elle ne répondait rien et qu'étant un homme, il savait ce qu'il faisait.

"Pérance ne demandait pas mieux que d'être persuadée. Ils s'accordèrent donc. Mais par-dessus le mur du jardin, Jean vit le vieux pommier agiter sa tête verdissante. Intérieurement il lui sembla que cet arbre disait :

"—Tu ne fais pas bien.

"Sur le seuil de la porte Rigoustin était assis qui le regardait fixement comme une personne. Sait-on ce que ça peut comprendre, les bêtes ! Jean lui envoya un coup de pied et le chien se sauva en criant sous la table, près du coffre de Clairette. Un coffre superbe, tout nouf et en chêne encore. Il lui avait donné ce meuble magnifique à une Bonne-Damo de septembre. Mais que voulez-vous ! Quand l'amour-propre d'un garçon est attaqué, de quoi n'est-il pas capable ?

"Les choses furent arrangées pour faire la noce bien avant la moisson. Maître Javeau sentait qu'il faut cueillir le grain à temps ; une fois que ce serait fait, eh bien, si la petite revenait, elle n'aurait qu'à pleurer, voilà tout ! Le vieux Raimbeau rajournissait. Il l'aurait ! Elle serait son bien, cette belle avoine que tous enviaient ! Il allait la regarder verdier et pousser, sans se lasser. On aime le bien qui doit vous arriver, encore plus peut-être que celui qu'on a.

"Par tous pays c'est la même chose.

"Pendant que les choses s'arrangeaient ainsi au village que devenait la petite ? Toujours plus inquiète, elle n'osait parler. Jean devait avoir fini son temps, pourquoi ne la faisait-il pas revenir, elle qui ne pensait qu'à lui, à la joie de le revoir et d'être sienne ?

"Un jour elle avait bien tâché de dire à M. Henri qu'elle voudrait revoir le pays, mais il avait paru si fâché ! Ces tourments la travaillaient intérieurement, elle se sentait continuellement comme une petite fièvre et ne mangeait quasiment pas. Tout cela ne la fortifiait guère.

"Un soir qu'il y avait beaucoup de dames et de messieurs en train de rire après dîner chez Mme Jeaury, on lui commanda de descendre pour la faire voir à tout ce beau monde. M. Henri était parti pour quelques jours, car elle savait qu'il n'aimait pas ces façons. Elle avait toujours très peur en voyant tant de monde bien habillé qui la regardait curieusement.

"Cette fois ce fut pire. Quand elle entra on rit encore plus fort.

"Elle pensait que c'était pour ses habits de paysanne et se sentit honteuse. Mme Jeaury tenait un papier à la main finissait de dire : "—Je n'ai qu'à contenter tous les caprices de mon fils.

"—Ma petite, dit-elle, voilà une lettre pour vous, avec des nouvelles du pays, voulez-vous qu'on vous la lise ?

"Des nouvelles du pays ! De Jean peut-être ? "—Oui madame " dit-elle un peu bas.

"La dame lut tout haut la lettre de Jean. A la fin toutes les dames et messieurs partirent à rire.

"Clairette honteuse, suffoquée de cette écriture, et ainsi mise avec ses sentiments devant le monde, regarda autour d'elle sans rien dire, toute blanche. Ah si M. Henri avait été là, il n'aurait pas permis ça, lui qui avait toujours été bon pour elle !

"Et Jean, Jean qui lui rendait sa promesse... et la mortifiait sans raison... non, ça ne se comprenait pas ! Elle sortit sans rien dire, et sans savoir comment se trouva dans la rue, affolée de chagrin et dans la dernière perdition d'idées.

"Elle marchait, marchait courant droit devant elle. Pour aller où ? elle n'en savait rien, mais pensait vaguement qu'en marchant toujours elle finirait par arriver au village dire à Jean :

"—C'est moi ! Je suis Clairette ! Ta Clairette qui ne veut plus jamais te quitter, ni le pays, ni les amis..."

" Il faisait nuit, et malgré les grandes lumières de la ville, elle se trouva dans les rues longues et noires. Elle marchait, elle marchait toujours, sa tête bouillonnait comme le jeune vin dans la cuve. Enfin elle se trouva sur un pont sous lequel passait l'eau noire et tranquille de la grande rivière.

" La force lui manqua tout à coup ; elle tomba et n'eut plus conscience de rien.

" Bien des jours après, elle se réveilla comme d'un long somme. Une voix très douce disait à côté d'elle :

"—Cette fois, docteur notre petite malade me paraît hors de danger." Une autre voix plus forte répondit :

"—Oui, ma sœur, la voilà sauvée. Fameux cas, très intéressant. Quelle belle fièvre !

" Quand la malade sera en état de parler, tâchez de savoir qui elle est. Nous avons besoin de places, et dès que la famille pourra la reprendre, vous comprenez, sœur Théophile... il nous faut des places...

" Clairette ouvrit les yeux. —"Peut-être que je suis morte, dit-elle à demi-voix."

"—Non, mon enfant, répondit la voix douce. Vous guérirez quoique vous ayez été bien malade, et vous serez rendue à ceux qui vous aiment.

" Ceux qui l'aimaient ! Où étaient-ils ? avaient-ils souci d'elle, pour la laisser dans un hospice, car elle voyait bien où elle était !... Et Jean ? A ce nom prononcé en dedans, tous ses souvenirs, toutes ses idées revinrent à la fois sans qu'elle eût la force de raisonner.

" A l'hospice ! Rien n'est plus mortifiant, plus effrayant pour les gens de la campagne... Mais la figure abritée par la grande coiffe blanche de sœur Théophile était si douce, si angélique que Clairette n'eût bientôt plus pour. Seulement elle refusa de dire ni son nom de famille, ni son pays, ni rien tant qu'elle ne serait pas en état d'y retourner. Elle avait si peur qu'on ne la remit chez Mme Jeaury ! Non non, elle aimait mieux mourir tout à fait que de retourner dans cette maison.

" Quand M. Henri revint, il fut désolé. Où était la petite ! Il se mit dans une colère terrible sachant bien tous les dangers qu'elle pouvait courir dans la grande ville et s'en tourmentant. Partout il la fit chercher, par des gens et des journaux. Rien.

" Alors il écrivit au village, pensant qu'elle avait su y retourner. Là le bruit courut bientôt que la Clairette s'était ensauvée de chez ces braves personnes de Paris. Peut-être bien qu'elle était partie avec quelqu'un. A Paris, ces choses se font, car ce n'est pas un endroit sûr pour les filles, surtout quand elles sont gontes ; on sait bien ça. Voilà ce qui se dit.

" Maître Javeau haussa les épaules. Jean, outré, fit encore plus de fréquentation chez lui. Pérance alluma un cierge tout neuf à la Bonne-Dame, pour qu'elle protégât sa pauvre cousine au pays des méchants enjôleurs. Chacun son caractère.

" Cependant un brin de force revenait à Clairette, dans son lit blanc rangé à la file avec tant d'autres le long du grand mur. Avec la force arrivait aussi une envie dévorante de revoir le pays. En la questionnant par petites bordées, sœur Théophile avait fini par comprendre toute l'histoire. Elle s'y connaissait, en tourments, en chagrins, en souffrances de toutes grandeurs ! Tant elle en avait vu et consolé !

" La petite, méfiante comme ceux qui ne connaissent pas grand'chose, refusait de lui dire son nom et son pays. La sœur dut lui promettre sur la croix de ne pas écrire un mot la-bas, et de l'aider à y retourner dès qu'elle pourrait se mouvoir.

" Sœur Théophile, qui était une vraie brebis du bon Dieu, se tourmenta si bien qu'elle trouva moyen de faire partir la pauvre Clairette avec deux religieuses qui se rendaient dans le département et qui prenaient la même route. L'idée de revoir le ciel, les arbres, la terre du village, ça lui rendit assez de force pour partir.

" Les deux sœurs avaient bien soin d'elle ! le chemin de fer les

laissa dans une ville où elles montèrent dans une petite diligence qui passait tout près de Civeaux.

" Arrivées au drot des bois de Mignalou, là où la route tourne à droite, l'enfant n'y tint plus. Au lieu d'aller au chef-lieu, d'où les sœurs l'auraient fait conduire en voiture, elle voulut absolument descendre, disant qu'elle n'avait pas pour deux demi-heures de chemin, agréable et facile.

" Il fallut faire ses volontés. Les bonnes sœurs ne pouvaient se distraire de leur route, ayant des ordres supérieurs. En embrassant Clairette elles lui promirent de dire des 'Ave' à son intention le reste du chemin.

" La petite n'était chargée de rien. Bien enveloppée dans sa cape, elle commença de marcher tout doucement le long des bois qu'elle connaissait tant. Ah quel bon air que celui du pays ! Plus elles approchaient, plus il sentait bon, plus sa poitrine s'en remplissait avec joie. La vallée de la Vienne était là devant elle toute couverte d'une chaude buée. Là-bas, les champs verts et les toits de Civeaux, d'où sortait une petite fumée.

" Un peu lasse, elle s'assit au pied d'une croix bien vieille et toute quinquée.

" La matinée de mai était douce et superbe. Au loin, on entendait dans l'air pur le bruit des petites clochettes pendues au cou des ouailles favorites des bergers. Un aboiement indiquait qu'elles étaient bien gardées. La terre sentait bon, toute chauffée par le soleil.

" Clairette pensait que cette douce chaleur montait à ses pieds et lui donnait de la force comme aux racines des plantes. Elle en prit un peu dans sa main et la bigea.

" Tout ce qui s'était passé était un rêve méchant, bien sûr. Elle allait surprendre tout le monde, et Jean donc ! —"Me voici !" dirait-elle, et tout serait bien. Même son père, elle aurait plaisir à le revoir.

" La voilà remise en marche ; en se levant une ronce accrochée à sa robe la retint. Elle se souvint que cette place passait pour être visitée des mauvaises dames noires, et fit un signe de croix.

" En approchant, son cœur battait d'impatience et de contentement. De loin, elle distinguait aux champs des troupeaux qu'elle reconnaissait, et des gens aussi. Un bruit de cloches sonnant à volée l'étonna : Quelle fête était-ce donc ? On dirait que c'est pour me dire la bienvenue, tout exprès.

" Le hasard fit qu'elle ne rencontra personne aux premières maisons : à cette heure, tout le monde était aux champs ou aux granges.

" L'église était grande ouverte, les cloches carillonnaient.

" Clairette pensa qu'elle devait dire merci à Mme la sainte Vierge toute la première, avant d'arriver dans son logis.

" La voilà entrée dans l'église : il y avait beaucoup de monde. C'était donc une noce ? Ça me portera bonheur, pensa-t-elle, et pour ne déranger personne, elle glissa bien petitement près du confessionnal dans un coin noir, derrière une grosse colonne enroulée de peintures rouges, bleues, vertes, comme un serpent.

" D'abord éblouie par la grande lumière d'où elle venait, Clairette ne distingua rien. M. le curé disait, de sa voix douce et grave : Rappelez-vous, mes enfants, que vous devez être unis dans la joie comme dans l'adversité, et que chacun est ici-bas l'instrument de son bonheur.

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnons une commission de 25 pour 100.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements pour un an au JOURNAL DES FAMILLES ou pour \$8.00 d'abonnements, soit pour deux mois ou plus, aura droit à une année d'abonnement, ou, si on le préfère, nous allouons la commission donnée aux agents.

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

Comment se retrouva-t-elle en pleine campagne, puis sur le chemin de Recey, puis chez elle ?

Elle ne le sut jamais.

Si elle avait accompli ce crime de sang-froid, si elle l'avait longuement prémédité et que toutes les précautions eussent été bien prises, il est possible qu'un hasard eût fait échouer cette machination et qu'un indice quelconque eût dévoilé le meurtrier, mais elle avait agi, en tout cela, comme une somnambule, ne se préoccupant de rien, folle, certainement, à cette heure-là.

Le hasard l'avait merveilleusement servie, mieux que le plan le plus habile, mieux que la trame la plus finement tissée.

Personne ne l'entrevit.

Le crime était consommé depuis longtemps, et Mathilde elle-même n'était pas encore avertie, qu'Albine était déjà chez elle, assise sur un escabeau, dans l'obscurité de sa maison.

Elle se rendait compte, à ce moment-là seulement, de ce qui venait de se passer, de l'horrible chose qu'elle venait de faire.

Ce fut ainsi qu'elle passa une partie de la nuit, secouée par des angoisses atroces, frémissante à tous les bruits du dehors, dans lesquels elle croyait reconnaître, à chaque instant, une menace pour elle.

Elle était résolue, du reste, à ne rien nier, à tout avouer, et c'est à cause de cela qu'elle ne se couchait pas, qu'elle ne songeait pas à bouger, ni à allumer une lampe, parce qu'elle s'attendait d'un moment à l'autre à ce qu'on vînt la prendre, parce que le contraire lui semblait impossible.

Et elle était prête... Elle avait assassiné, oui, eh bien, elle dirait pourquoi !

Elle entendit le galop d'un cheval et vit sur la blancheur grise de la route, une masse noire, qui traversait comme un éclair — puis bientôt une autre, allant du même train — puis des hommes dont les sabots, en leur course précipitée, claquaient sur la terre durcie.

Et elle attendait toujours — sûre qu'on viendrait — et souhaitant que ce fût bien vite pour être débarrassée de ce cauchemar...

X

Et l'on ne vint pas !...

Et ce fut ainsi qu'elle demeura toute la nuit dans l'obscurité.

Et le matin, quand l'aube pâle éclaira sa fenêtre, elle a, eut tout à coup, sur la terre, auprès d'elle, un portefeuille rouge marqué, d'un côté, aux initiales de Gaspard de Lesguilly, sous une couronne de marquis, — et

près du portefeuille, épars, un fouillis de billets de banque, — tous de mille francs, la somme avec laquelle Gaspard avait voulu acheter son silence et payer son honneur.

Le portefeuille était resté là, sur le sol, où il était tombé, après avoir, jeté par Albine, frappé le marquis en pleine face.

Elle le repoussa du pied, avec dégoût.

A ce moment, des pas semblèrent se diriger vers sa maison.

Elle tressaillit, murmura :

— On vient pour m'arrêter. Cette fois, c'est fini !

Et elle se leva toute droite.

Mais elle se trompait encore.

Pourtant c'était chez elle qu'on venait !

On frappa.

Elle ne répondit pas tout de suite.

On frappa de nouveau, mais plus doucement, sans doute, parce qu'on craignait, si elle était endormie, de la réveiller.

— Qui est là ? Que me veut-on ? demanda Albine, qui voyait une ombre remuer derrière la fenêtre et une figure se coller aux carreaux.

Heureusement pour la jeune fille, une couche épaisse de givre, étendue sur la vitre, rendait celle-ci opaque, et empêchait absolument qu'on vit à l'intérieur.

Sans cela, et malgré les rideaux, on eût remarqué qu'elle n'était pas au lit, — on eût aperçu les billets de banque éparpillés sur le sol, toute cette fortune foulée à ses pieds, et elle eût été perdue... Car rien n'eût arrêté les commentaires.

Celle qui frappait, c'était Tiennette...

— Tu n'est pas levée, ma petite Albine ?

— Non, mère Tiennette, je fais la grasse matinée.

— T'as raison. Mais tu ne sais pas ?

— Qui donc !...

— On ne parle que de ça... Cette nuit le marquis de Lesguilly a été assassiné !...

Et Albine, d'une voix étranglée par la peur :

— Par qui ?

— On cherche. Oh ! on trouvera pour sûr ! Au revoir, la petite, ne te lève pas pour moi, va.

Et la mère Tiennette s'éloigna,

Alors Albine se dit que puisqu'elle n'était pas encore entre les mains de la justice, c'est qu'on ne l'avait pas vue entrer au château ou en sortir, c'est qu'on ne la soupçonnait pas, et après avoir fait, depuis la veille, le sacrifice de sa vie, l'instinct de la défense se réveilla en elle.

Elle rassembla les billets de banque, les jeta dans le feu, en remuant les cendres, — mais les cendres étaient éteintes... elle lança une allumette enflammée sur les liasses qui flambèrent, dévorant en une seconde les cent mille francs de Lesguilly.

Le portefeuille, il fallait le détruire aussi, il fallait le faire disparaître.

Elle jeta une brassée de bois dans le feu, mais le bois était vert... il avait besoin d'être échauffé... malgré tous ses efforts, il ne s'alluma pas, et ne produisit qu'une épaisse fumée, acre et nauséabonde.

Ce n'était pas assez pour antantir le cuir du portefeuille et les lames d'argent.

Et le temps s'écoulait.

Et il fallait, — si elle voulait éviter d'être surprise, — en finir au plus vite.

Alors elle sortit, prit une bêche, et, au coin de la haie de son jardin, à grands coups dans la terre dure, fit un trou où elle enfouit le portefeuille rouge.

Puis elle rentra soulagée, se déshabilla et se glissa dans son lit, — les dents claquant de fièvre, les pieds froids, et le front en feu.

Elle ne dormit pas, resta là, attendant.

Tout le village défila sous ses fenêtres pendant la matinée.

On allait au château pour apprendre les nouvelles.

Elle eut peur qu'on ne remarquât sa maison, obstinément fermée, et qu'on ne s'inquiât de la voir rester au lit si longtemps.

Elle se leva, à la fin, se mit sur le seuil, un moment, pour que ceux qui passaient pussent l'apercevoir.

Et à chaque instant, des curieux, qui s'en allaient en courant, très affairés, vers Lesguilly, lui demandaient :

—Albine, tu ne viens pas ?

Elle secouait la tête, n'osant parler dans la crainte que sa voix ne la trahit.

Cette journée et les suivantes se passèrent de la sorte, au milieu des angoisses les plus vives.

Les détails du meurtre, colportés par les domestiques du château, faisaient le tour du village, augmentés, enjolivés, de maison en maison, par toutes les imaginations de paysans.

C'est ainsi qu'Albine apprit qu'au moment où elle frappait Gaspard, Mathilde, sa rivale se trouvait au salon.

Elle sut que Mathilde avait été un instant soupçonnée, parce que les explications qu'elle donnait semblaient embarrassées, parce qu'il paraissait évident, surtout, qu'elle n'avait pu rester étrangère au meurtre de son fiancé.

Quand ce détail lui parvint, Albine sentit redoubler son épouvante.

C'est qu'une réflexion lui venait :

—M. Révéron doit bien savoir, lui, quelle est la vraie coupable ; et il la nommera !...

Elle fut donc très étonnée de voir s'écouler dix jours, quinze jours, sans qu'on l'inquiât.

—M. Révéron a eu pitié de moi, se dit-elle... D'un mot il aurait pu me perdre... Ce mot, il ne le dira pas !

Et elle se mit à espérer !

Elle pensait bien à se rendre aux forges, mais elle n'aurait jamais eu le courage d'affronter le regard de Révéron.

Un jour qu'elle revenait à Recey par le bois — après avoir travaillé depuis le matin à la ferme de Billoret, elle se trouva — dans le chemin — en face de lui.

Il fit un brusque mouvement de retraite, mais il était trop tard.

Elle, suffoquée, s'arrêta — le regard baissé, pâle horriblement — et se rangea sur le bord de l'étroit sentier.

Il y eut une scène muette entre ces deux êtres : cha-

cun descendait dans l'âme de l'autre et lisait ses pensées les plus intimes.

Et quand Révéron passa devant elle, la frôlant presque, la jeune fille crut entendre qu'il murmurait :

—Pauvre et malheureuse enfant ! Quelle vie elle s'est préparée !

Et il s'éloigna lentement, pensif.

Au bout de deux mois, malgré les plus actives et les plus patientes recherches, malgré l'assistance de quelques-uns des meilleurs agents de la police de Paris, que M. de Montgrand avait mandés, l'enquête sur le meurtre du marquis de Lesguilly n'avait pas abouti.

On avait classé le dossier, et l'on commençait à ne plus s'en occuper.

Révéron était parti avec sa fille pour l'Italie afin de faire oublier autant que possible son aventure.

On disait même dans le pays que, depuis quelque temps, le maître de forges avait plusieurs fois manifesté l'intention de vendre Chalambot, s'il se présentait un acquéreur.

Or, Chalambot vendu, il était fort probable que Révéron ne conserverait dans le pays qu'un pied à terre et s'en irait vivre ailleurs avec sa fille.

C'était assurément, à cause de Mathilde, le meilleur parti qu'il pût prendre.

L'avenir de la jeune fille était fort compromis et s'il y avait encore chance pour elle de faire un mariage convenable, ce n'était certes pas en contrée châtilloonnaise, où les gens ont longue mémoire.

En un autre pays et le temps ayant passé là-dessus — étant donnée surtout la grande fortune du maître de forges — le mariage n'était pas impossible.

Voilà ce que l'on disait — et ce qui paraissait avoir toutes les apparences de la vérité.

Albine, elle-même, songeait qu'elle serait, un jour qu l'autre, obligée de quitter le village et de s'en aller au loin, en quelque ville, où elle passerait inaperçue, se cacher, elle et son enfant !

Car sa tante ne pourrait le garder toujours, le petit.

Marie-Anne Peyroux était vieille, souvent malade !

Un accident pouvait l'emporter.

Et que deviendrait l'enfant ?

Cet accident il fallait le prévenir, car il pourrait avoir — pour Albine — les conséquences les plus désastreuses.

Que la bonne vieille vienne à mourir subitement, qu'arrivera-t-il ?

La fille de Marie-Anne, — celle qui passait pour être la mère du petit Paul — sera avertie et l'on découvrira la vérité.

Ce qu'il fallait éviter à tout prix.

La justice ne ferme jamais complètement les yeux sur un crime dont elle n'a pas retrouvé l'auteur.

Et puis — outre la crainte qu'Albine avait d'être trahie par la mort de sa tante — un autre sentiment la poussait.

L'amour maternel était né dans son cœur — bien que celui qui le lui inspirait lui rappelât et de cruelles souffrances, et la honte de sa faute, et le grand crime d'une nuit maudite !

L'absence de l'enfant lui pesait ; elle avait hâte de

vivre pour lui, et auprès de lui — jalouxant Marie-Anne d'être seule à recevoir ses premières caresses.

Elle résolut de partir.

Où irait-elle ?

A Paris, la seule ville où elle pût rester ignorée — où elle se ferait toute petite en un coin pour ne pas être vue, — où elle disparaîtrait dans la foule énorme.

Mais encore fallait-il prendre des précautions pour s'en aller ainsi, sans éveiller des doutes.

Un départ brusque eût ressemblé à une fuite — eût fait jaser les paysans — eût fait concentrer sur elle l'attention générale et qui sait ce que l'on eût découvert !

Il fallut annoncer ce départ longtemps à l'avance — comme un projet longuement mûri — qu'on se proposait de mettre à exécution dès la venue du printemps.

Et en effet, au printemps, elle quitta Recey, après avoir vendu le champ qui s'étendait derrière le jardin de sa maison.

Puis la vieille annonça à tous les voisins et voisines du faubourg, que le petit gars était assez fort pour supporter le voyage et traversée, et que, la mère le réclamant en Algérie, elle allait partir pour le lui porter.

Ce qu'elle fit et ce dont personne ne s'étonna.

Ainsi, un an environ après la mort de Gaspard de Lesguilly, voici, résumée, qu'elle était la situation respective de nos principaux personnages.

Albine Mirande allait s'installer à Paris, avec son fils.

L'enfant de Mathilde Révéron, après avoir vécu quelques heures, était mort.

Elle et son père vinrent ensuite, eux aussi, à Paris, ce grand réceptacle de tous les désespérés.

C'est donc à Paris que vont se dérouler les événements qui forment la seconde partie de notre récit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

I

Vingt ans de plus, quel lourd fardeau sur la tête des hommes !

Mais vingt ans, pour l'ensemble des choses créées, qu'est-ce, sinon un souffle qui passe sans effleurer, sans ternir ?

Vingt années font de l'enfant un homme, de l'homme mûr un vieillard, et le vieillard a cessé de vivre.

Et la nature assiste, éternellement seraine, à ces transformations.

Entre la première et la seconde partie du récit, vingt années ont passé.

■ Mais, avant de laisser se développer les situations

tragiques qui forment la suite de notre roman, nous devons à nos lecteurs d'expliquer brièvement quelle fut la vie d'Albine à son arrivée à Paris et quels rudes sacrifices elles s'imposèrent pour élever cet enfant, dont la naissance secrète lui avait fait commettre un crime.

Elle avait vendu le champ qui s'étendait derrière sa maisonnette, on le sait, mais elle avait conservé la maison elle-même, poussée en cela par je ne sais quelle superstition, comme si le pays où elle avait tant souffert ne devait pas lui faire horreur et comme si, tout au fond de son âme, elle avait conservé l'espérance qu'elle y revindrait un jour.

La vente du champ, lorsque furent payées certaines dettes courantes, lui rapporta quelques centaines de francs sur lesquels elle comptait, la pauvre, pour parer aux premiers frais de son voyage et de son installation.

Elle s'en alla un peu bien à l'aventure, sans rien connaître de ce grand Paris terrible, de ses dangers et de ses ressources, ne sachant et ne se répétant qu'une chose, c'est que là-bas elle irait inconnue en pleine foule grouillante et affairée, enfiévrée de travail et affolée de plaisirs.

Là-bas, elle pourrait vivre sans les atroces angoisses de tous les jours, endurées au village, depuis le meurtre de Gaspard de Lesguilly ; là elle pourrait enfin relever la tête, respirer à l'aise et regarder autour d'elle, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps ; là, elle pourrait rester à côté de son fils, l'aimer tout à son aise et comme elle cacherait au monde entier — si ce n'est, cependant, à sa bonne vieille tante Marie-Anne Peyroux — ce qu'elle était devenue, où elle dérobaît sa vie, elle ne craindrait plus rien, et cette fois, dormirait sans trop de cauchemars.

Regrettait-elle le meurtre de Gaspard ? Avait-elle des remords ?

Était-ce le jeune homme qui apparaissait dans ses rêves, la réveillait en sursaut, le visage inondé de sueur, toute secouée de tremblements ?

Était-ce aussi le fantôme de ce mort qui la troublait au point de renverser l'équilibre de sa santé, de ses facultés ; au point de la faire sauter du lit, souvent, alors qu'elle n'avait pas conscience d'elle-même et la jetait en proie à un accès de somnambulisme ?

Cet état morbide, cette défaillance inconsciente de l'énergie qu'elle avait montrée jusque-là faillit même, une nuit, lui devenir fatale.

Elle était sortie de chez elle, le soir, après s'être endormie sur sa chaise, auprès des cendres rouges du foyer, et prenant la route qui conduisait au château de Lesguilly, elle la suivit, marchant d'un pas rapide, automatique, refaisant dans la vie factice de son sommeil lucide, le trajet qu'elle avait fait le jour où elle avait assassiné le marquis.

Heureusement, elle fut rencontrée par Billoret, le fermier, qui s'en revenait du village, un peu gris, et la reconnaissant se mit à la lutiner, à lui pincer les côtes, enhardi par son silence, et finit par la réveiller.

Ce fut une singulière sensation que celle qu'elle ressentit à cet instant.

■ Elle ne pouvait se rappeler par quelle suite d'événements

sous l'impulsion de quelles idées elle se trouvait ainsi, sur la grande route, en pleine campagne, par un froid rigoureux qui lui gelait les mains et lui arrachait les larmes des yeux.

Et Billoret, qui riait d'un large rire rabelaisien, en lui coulant à l'oreille des plaisanteries grasses, qu'est-ce qu'il faisait donc près d'elle, pourquoi l'accompagnait-il, celui-là ?

Elle comprit qu'il y avait quelque mystère, n'essaya pas de le deviner sur-le-champ, et eut assez de sang-froid, assez de présence d'esprit, pour n'en rien laisser paraître.

Or, comme Billoret était trop gris pour être frappé par l'allure étrange de la jeune fille, il en résulta qu'il n'eut pas même un soupçon.

L'aventure, heureusement pour Albine, ne se renouvela point ; mais, ainsi mise sur ses gardes, elle se dit que la sécurité n'existerait pas pour elle tant qu'elle habiterait auprès du château, et cette raison s'ajouta à toutes celles que nous avons dites pour la décider à quitter au plus tôt la contrée.

A Paris, elle descendit à la gare de l'Est, ayant dans ses bras le petit Paul, qui avait dormi tout le long du chemin.

Son bagage était modeste et se composait seulement d'une grosse malle, sorte de boîte en planches ayant une vague ressemblance avec un cerceuil et où elle avait empilé son linge et ses vêtements.

Elle n'avait à Paris ni amis ni connaissances.

En eût-elle eu, du reste, qu'elle se fût bien gardée de s'adresser à eux, on sait pourquoi.

Elle laissa donc sa malle à la consigne et errant à l'aventure, de rue en rue, toujours son enfant endormi dans ses bras, elle se mit à la recherche d'un petit logement.

Oh ! il lui fallait peu de chose ! Et elle n'était pas difficile ! Et sa pauvreté n'était pas encombrante !...

Pourtant, cela fut long !

Ils étaient si misérables, ces taudis qu'on lui offrait, sous les toits, ouvrant sur des cours puantes et sombres ; elles étaient si loin du soleil et de l'air pur, ces chambres, que la robuste fille avait d'elles comme une vague, indéfinissable terreur.

Était-ce là qu'il faudrait vivre ?...

Elle fut bien obligée de se décider, à la fin, quand elle eut reconnu que son maigre budget ne convenait guère à des logements plus salubres.

Partie de la gare de l'Est, sans le savoir, au lieu de descendre dans le cœur même de Paris, elle était remontée vers les boulevards extérieurs.

Elle avait longé un instant ces boulevards, vaguant d'hôtel en hôtel, n'oubliant pas une porte, suivie, du coin de l'œil, par des sergents de ville qui s'étonnaient de son manège et l'eussent prise volontiers pour une mendicante, si son frais visage, sa beauté, la propreté de ses modestes vêtements, l'immaculée blancheur de son bonnet tuyauté et de son large col, découvrant la naissance de la gorge, n'avait juré tout le contraire.

Abandonnant les boulevards, elle s'était jetée dans les rues et les ruelles qui forment le quartier des Grandes-Carrières, et là avait découvert une chambrette, un cabi-

net noir plutôt, au dernier étage d'une maison de la rue du Mont-Cenis.

Une lucarne, que l'on ouvrait à l'aide d'une forte tringle de fer, laissait voir un pan du ciel où couraient des nuages pâles.

L'air venait par ce trou, dans les jours de beau temps seulement ; car, les jours de pluie ou de vent, l'air était remplacé, hélas ! par des tourbillons de fumée ramenés, par les rafales, des cheminées voisines.

Il n'y avait point de meubles.—Albine se proposait d'acheter ce qui lui serait strictement nécessaire,—mais il y avait juste la place pour appuyer un petit lit contre le mur, pour mettre une armoire basse devant le lit et pour glisser deux chaises de paille de chaque côté de la malle, sous la lucarne.

Albine s'en contenta. Après tout, que lui importait, vraiment ?

Est-ce que cela ne lui suffirait pas, en attendant qu'elle trouvât de l'ouvrage ?

Et le loyer n'était pas cher... comparé à tout ce qu'elle avait vu depuis deux ou trois heures qu'elle trottnait par les rues.

Dix francs par moi !... Cela faisait cent vingt francs par an ; au village, avec cela, on a une maison avec un joli jardin !

Mais au village, on gagne péniblement sa vie.

A Paris, au contraire, les ouvriers sont dans l'aisance ; elle avait entendu raconter, là-bas, qu'ici quelques-uns se faisaient dix et quinze francs par jour, une vraie fortune !

Elle était habile couturière, elle en gagnerait vite autant... Du moins, l'innocente, elle le croyait !

Elle s'occupa tout de suite d'acheter quelques meubles ; mais dans la crainte de fatiguer Paul, elle le confia à la concierge, une brave femme, qui, devinant sa détresse, s'offrit à elle avec cette rondeur bon enfant particulière aux gens du peuple.

Elle avait eu, tout d'abord, l'intention de donner un faux nom, par excès de prudence et pour plus de sécurité.

Puis elle réfléchit que cela éveillerait les soupçons, si un hasard faisait qu'un jour son nom véritable était révélé.

En outre, qu'avait-elle à craindre ? En cachant seulement son pays d'origine, est-ce que cela ne suffirait pas pour assurer sa tranquillité ?

Ce fut donc son nom d'Albine qu'elle livra à la concierge.—"Albine Mirande, venant d'Avallon (Yonne)." —Un pays qu'elle connaissait justement, où elle était allée maintes fois dans le temps avec Marie-Anne Peyroux, et sur lequel il ne lui serait pas difficile de fournir tous les renseignements désirables.

Et son fils ?

Force lui était bien aussi de ne pas avouer sa maternité, non plus parce qu'elle redoutait la curiosité des hommes, mais pour des raisons supérieures qui n'intéressaient pas le présent et regardaient seulement l'avenir.

Certes, elle était sûre d'élever l'enfant de telle sorte que, devenu homme, il ne rougirait point de sa naissance illégitime.— mais là n'était pas sa crainte.

Que répondrait-elle, plus tard, s'il l'interrogeait et voulait connaître son père ?

Lui dirait-elle la vérité, la triste et lugubre histoire de sa maternité, dérobée à tous les yeux ?

Lui dirait-elle son crime, le meurtre de Gaspard ?

Non, il n'y fallait pas songer.

Son crime la condamnait au silence ; son secret devait être éternel ; pour elle, la maternité n'aurait jamais que des souffrances, adoucies peut-être par quelques joies qu'il faudrait dissimuler bien au fond de l'âme, comme d'autres hontes, comme d'autres crimes.

Sa vie devait s'écouler auprès de l'enfant qui grandirait sans se douter de l'étroit lien de la chair qui l'unissait à cette femme.

Et elle, la sacrifiée, il lui faudrait mentir toujours et composer son visage, afin de ne pas laisser deviner à l'enfant, plus tard à l'homme, l'amour maternel, infini et divin.

Ce serait là sa destinée, son martyre.

Mais elle y était résignée.

Un jour, quand elle le jugera opportun, quand elle verra Paul en état de comprendre, de se souvenir, elle lui contera une histoire, forgée avec soin, dont tous les détails seront prévus, et Paul se croira le fils de quelque étrangère ; elle lui dira qu'il lui a été confié, à elle, en nourrice, et que sa mère l'a abandonné, qu'elle est morte, sans doute, avant d'avoir pu assurer son avenir et que jamais plus elle n'a reçu de ses nouvelles.

Elle lui dira, aussi, que sa mère avait refusé de se faire connaître et qu'elle avait laissé une forte somme d'argent, qui pendant longtemps avait fait vivre et la nourrice et le nourrisson.

Tels étaient les rêves d'Albine, telles étaient les explications qu'elle comptait donner à Paul, une fois grandi, lorsque son cœur, ayant besoin d'affection, réclamerait impérieusement sa mère.

Elle trottina longtemps aux alentours de la rue du Mont-Cenis, cherchant, chez des marchands de bric-à-bric, au meilleur marché possible, de pauvres meubles boiteux et des ustensiles de ménage.

Le soir même, elle était chez elle, harassée, courbaturée, et berçant le petit Paul sur ses bras, elle éprouvait je ne sais quel bien-être à se retrouver enfin seule, loin de l'étourdissement de la foule, de ce bruit énorme de la grande ville dont sa tête était emplie, ainsi que d'une ivresse.

Dans sa chambre, un grand calme : on eût dit l'isolement complet, en pleine campagne.

Le ciel était bleu, piqué d'étoiles. On était au mois de juin ; la journée avait été étouffante ; par la lucarne, entrouverte, entrait un peu de fraîcheur.

Malgré sa fatigue, Albine resta longtemps assise sur le bord de son lit, rêveuse, préoccupée.

Pendant ses courses dans Paris, elle ne s'était pas appartenue.

Elle venait de reprendre possession d'elle-même.

Sa première sensation fut celle d'un immense soulagement. Puis, l'effroyable cohue de Paris passant tout à coup devant ses yeux, elle sentit combien elle était seule, plus isolée cent fois au milieu de la foule que si

elle eût habité un désert, — elle entrevit des déboires, des angoisses, la misère peut-être, — la misère pour l'enfant ! — elle eut peur, eut un grand frisson de froid, et baisant le front du petit avec une ardeur inaccoutumée, pleura.

Cependant, la nuit, — une nuit calme et qui répara les fatigues de la journée, — lui rendit un peu de courage en ranimant ses forces.

Le lendemain, la concierge se chargea du petit Paul, comme la veille, et indiqua à la jeune fille, sur sa demande, des bureaux de placement situés dans le quartier.

Elle s'y rendit sans perdre de temps, car elle sentait combien rapidement devait fondre en cette ville où tout se paye, les trois ou quatre cents francs que son champ lui avait donnés.

On prit son nom, son adresse, on lui fit déposer une petite somme et on la pria d'attendre l'avis du bureau.

Par bonheur, l'attente ne fut pas longue.

Elle fut placée, au bout de quelques jours, chez une lingère de la rue Clichy où elle gagna, tout de suite, deux francs cinquante centimes par jours.

Et ses journées étaient de douze heures ; elle entrait à l'atelier à sept heures du matin ; elle en sortait à sept heures du soir.

A midi, pourtant, madame Clinchard, la maîtresse, accordait trois quarts d'heure, et, madame Clinchard aimant fort l'exacritude, il était au su de toutes que l'ouvrière en retard était impitoyablement renvoyée.

Albine fut employée à de grosses besognes.

Elle était pourtant assez habile à tous les travaux de couture ; mais il s'en trouvait là de plus habiles, de plus anciennes surtout, lesquelles accaparaient les travaux délicats, bien payées, celles-là, gagnant jusqu'à dix francs par jour et ne risquant pas de mourir de faim.

Certes, Albine ne se plaignit pas ; même elle se trouva heureuse.

Du reste, elle n'eut le temps ni de réfléchir, ni de s'apitoyer sur le sort qu'on lui faisait ; elle fut prise, ainsi que par un engrenage, par la roue sans cesse en mouvement des besoins renaissant sans cesse.

Et puis, tout de suite, une fièvre s'empara d'elle.

Habitée aux travaux de la campagne, à respirer le grand et bon air, à sentir les parfums forestiers, à se brûler le teint au soleil vivifiant, elle se trouva soudain pareille à une fleur, transplantée en pleine coulée de la sève, mise à l'ombre, et s'étioila.

L'atelier de madame Clinchard était situé au rez-de-chaussée, sur une cour étroite, humide, malsaine, la cour de l'escalier de service, sur laquelle ouvraient d'étroites fenêtres, et où semblaient s'accrocher le long des murailles les fades, fortes et écœurantes odeurs des cuisines.

Ce n'était, cette cour, qu'un long boyau duquel dégringolaient les eaux sales et où s'étaient des torchons lourds de graisse, sur les appuis des fenêtres.

FEVRIER

La neige a couvert les sillons,
Adieu les côteaux et la plaine !
Car les routes qu'on voit à peine,
Ne contournent plus les vallons.
Le vent glacé du Nord arrive,
En soulevant des tourbillons ;
Le fleuve agite ses glaçons,
Et les rejette sur la rive.

Tout est pâle et semble mourir.
La solitude m'environne.
Mon pauvre cœur souffre et frissonne,
Il ne peut que se souvenir.
Déjà, sans sceptre et sans couronne,
L'été s'est enfui loin de nous ;
L'hiver nous tient sous les verrous,
Depuis qu'il a proscrit l'automne.

Je tourne en mon isolement,
Comme la fauvette en sa cage :
Sans gaité, rêveur et sauvage,
Sans but ni voix aucunement !

Sifflez, ô vents ! dans les ramures,
Vos éclats, vos cris, vos murmures,
Sont d'accord avec mes douleurs !
Dépouillez dans votre colère,
Les champs de leur blanche poussière,
Et ramenez le mois des fleurs !

BENJAMIN SULTE.

HYGIENE PRATIQUE

Egards que les gardes-malades doivent avoir pour les malades.

Soyez toujours douces et gracieuses envers un malade. Que ses exigences et ses caprices ne vous impatientent jamais. Réfléchissez que ses mouvements d'humeur sont amenés par les souffrances inséparables de la maladie, que vous serez vous-même malade un jour et aurez également besoin d'indulgence.

Soyez toujours prêts à l'aider et à le soulager. Sachez prévenir ses besoins. Cependant qu'un excès de zèle et de prévenances ne vous rendo pas désagréables et importunes. Etudiez les goûts et le caractère de votre malade ; car tel aime qu'on s'occupe de lui ; tel autre, accommodé par des soins trop empressés, préfère qu'on le laisse tranquille. En général, amusez les enfants, causez avec les femmes, parlez peu aux hommes.

Votre malade se plaît-il à parler de sa maladie, à raconter ses peines et ses ennuis, laissez-le épancher sa douleur, écoutez-le avec une bienveillante attention. Ce témoignage de sympathie sera pour lui une douce consolation ; il vous gagnera sa confiance.

Eloignez de lui, autant qu'il vous sera possible, toutes les causes de contrariété, d'inquiétude, ou de tristesse ; ne lui apportez jamais les accidents arrivés à des personnes atteintes de la maladie dont il se croit affecté ; ne vous approchez pas de lui avec la figure allongée et chagrine. Les malades sont très impressionnables, ils s'effrayent facilement ; la tristesse et l'inquiétude, les nouvelles fâcheuses, pourront altérer la santé d'une personne portante, à plus forte raison sont-elles susceptibles d'aggraver l'état de celle qui est déjà souffrante.

Les égards, les soins affectueux, sont surtout opportuns quand la longueur de la maladie désole le malade, quand la crainte de la mort vient ajouter à ses souffrances de cruelles appréhensions ; que votre cœur soit alors ingénieux à trouver des paroles de consolation, à ranimer l'espérance qui se lasso ou s'éteint. Faites diversion à son chagrin en portant la conversation sur les sujets que vous avez remarqués lui être agréables.

Appelez à votre aide chez les personnes pieuses les consolations que fournit la religion chrétienne ; consoler est une de ces prérogatives, et elle n'est jamais si puissante qu'auprès des malheureux.

Gardez-vous aussi de ne jamais laisser échapper le moindre signe de dégoût, ou de vous plaindre de vos fatigues.

Nous commencerons avec le numéro 9 la publication d'une jolie pièce de théâtre, arrangée spécialement par Laurent pour le Journal des Familles.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No 11.—ANAGRAMME.

Je suis pierre psécieuse,
Mais votre humeur curieuse
Aimant brouiller chaque mot,
Je m'e transforme aussitôt,
Et suis alors Africaine
De la rive marocaine,
Ville et port tout à la fois.
Puis, si comme je prévois,
Agitateur pacifique,
Votre fantaisiste humeur
De brouiller encor se pique,
Je suis administrateur.

Solution du problème proposé dans le n° 5 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 9 — CHARADE. Les mots sont : AMI-DON.

LE PARFAIT CORDON BLEU

Sauce au jus d'orange.

Mettez dans une casserole un demi-verre de bon bouillon, avec autant de jus, quelques restes de pelure d'orange aigre, gros comme la moitié d'un œuf de bon beurre manié avec une petite pincé de farine, sel, gros poivre ; faites lier sur le feu, et y pressez ensuite le jus d'une orange aigre.

Sauce à la maître-d'autel.

Mettez un quartier de beurre dans une casserole, du persil et des échalottes hachés très menus, du sel, du poivre, et un jus de citron ; vous pétrirez le tout ensemble. Au moment de servir, vous verserez votre sauce dessus ; dessous, dans les viandes ou poissons, à volonté.

RECETTE FAMILIERE

Oeufs parfumés.

Vous connaissez, mesdames les œufs à la neige ? Mais les œufs à la rose, à la violette, à la giroflé ? Voici la recette :

Il est entendu que les œufs respirent comme vous et moi, qu'ils s'assimilent les parfums et les mauvaises odeurs des objets avec lesquels ils sont en contact. Dès lors, rien de plus simple ; vous mettez des roses et des violettes dans votre corbeille à œufs ; ils deviennent délicieux et prennent le goût de ces fleurs parfumées.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Un cocher qui ne perd pas la tête.
Il vient de renverser par sa faute un passant.
—Mais, dit l'agent qui a ramassé la victime, il a crié, vous l'avez vu et entendu, et vous avez poussé tout de même votre cheval sur lui !
Le cocher, avec l'accent de la parfaite bonne foi :
—J'ai cru qu'il m'appelait !

•• Un mot d'enfant.
—Maman, aide moi à faire ma version anglaise.
—Mais je ne sais pas l'anglais, moi !
—Oh ! comme tes parents étaient gentils !

LISTE DE NOS AGENTS

- A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
- Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Eglise.
- Lévis : MM. MERCIER & Cie.
- Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
- Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
- Hull : M. JOSEPH CHARRETTE.
- Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
- Lanoraie : M. J. N. CREPEAU.
- Saint-Roch de l'Achigan : M. JOS. DESLONGCHAMPS.

Album Musical du Journal des Familles

ROMANCE

EXTRAIT DE LA PÊCHE DE LA GÉNÉRALE (par CHARLES MÉROUVEL)

Allegretto Moderato.

Je ne vou - drais pas dé - ni -
grer le sexe au - quel je dois ma mè - re. Ce - pen - dant
Je n'o - se ju - rer Qu'il soit d'u - ne ver - tu plé -
niè - re! On ap - prend je ne sais com - bien. Ché - re
Rit *Tempo*
jour de nou - vel - les tris - tes Ché - re bel - le, Et vous fe - rez
bien, De veil - ler sur vos ca - mé - ris - tes.

Je ne voudrais pas dénigrer
Le sexe auquel je dois ma mère.
Cependant je n'ose jurer
Qu'il soit d'une vertu plénière!
On apprend je ne sais combien
Chaque jour de nouvelles tristes,
Chère belle, et vous ferez bien
De veiller sur vos camaristes.

Si vous deveniez par hasard
D'un pensionnat directrice,
Ayez toujours l'œil ouvert, car
Partout l'esprit malin se glisse.
Trop de science est un défaut,
Et vos pupilles au cœur tendro
Pourraient fort bien savoir trop tôt
Ce que la vie doit leur apprendre!